

L'ACTUALITÉ *Tim Burton*

«Il ne faut pas se fier aux apparences»

Entretien avec Tim Burton*

MICHAEL HENRY

MICHAEL HENRY : À quand remonte la gestation de *Mars Attacks* ! ?

TIM BURTON : À 1989 ou 1990, je ne sais plus. Je suis tombé sur le jeu de cartes Topps consacrées aux dinosaures, « Dinosaur Attacks ! ». Cela m'a rappelé une série voisine, « Mars Attacks ! », qui m'avait fait une forte impression quand j'étais gosse. Je m'en souvenais comme d'un rêve : ces cartes avaient-elles existé pour de bon ou seulement dans mon imagination ? Leur diffusion avait été brève, juste quelques mois en 1962. Jugées trop violentes, elles avaient été retirées de la circulation. Censure parfaitement ridicule. Encore s'il s'était agi de vrais tortionnaires étripant leurs victimes, ou de tueurs abattant les gens à bout portant avec un magnum ! Mais non, il s'agissait de créatures fictives, de petits hommes verts au cerveau démesuré et qui tirent des rayons laser ! Autrement dit, des créatures archétypales du genre. Dès que j'ai retrouvé ces cartes, j'ai voulu en faire un film.

Qu'est-ce qui vous fascine dans la science-fiction ?

J'ai été nourri de films de science-fiction pendant ma jeunesse. Je vivais dans un milieu plutôt stérile, disons

austère. Quelque part du côté de Burbank. Je me sentais à l'étroit, enfermé dans une case. Ces films vous enflammaient l'imagination. Leur imagerie vous transportait ailleurs, vous ouvrait des horizons nouveaux. Dans les films de monstres, ce que j'aimais, c'était plutôt leur côté conte de fées, avec des personnages qui sont perçus d'une certaine façon, mais, en réalité, sont tout autre chose et deviennent la victime de leur apparence. C'est un thème qui est très important pour moi.

Les films japonais semblent vous avoir marqué autant que les classiques américains comme La Guerre des mondes, Le Jour où la terre s'arrêta ou Invaders from Mars. Déjà dans Pee-Wee's Big Adventure, vous citez Godzilla...

Pour moi, le cinéma japonais, c'était Inoshiro Honda. J'étais un fan de tout ce qu'il faisait. Au début, il était le seul cinéaste qui me fût familier. Par la suite, j'ai découvert et adoré tous les films japonais de SF des années 60.

Vous avez toujours eu une prédilection pour les « monstres ». Et dans vos films, ces « monstres » sont rarement ceux qui sont désignés comme tels.

Je crois que c'est vrai de la plupart des films de monstres. Du moins ceux que je voyais à l'époque. Les monstres suscitaient beaucoup plus d'émotions que leurs partenaires humains, interprétés par des acteurs le plus souvent terriblement guindés. Les monstres avaient de bien meilleurs rôles ! Le thème clé, j'y reviens, le thème commun à *Mars Attacks* ! et aux classiques du genre, c'est que les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent. C'est vrai dans tous les domaines, même si des tas de gens croient avoir tout élucidé. Pour moi, les Martiens représentent tout ce que l'on ne peut comprendre. Des choses absurdes, incompréhensibles, j'en vois partout autour de moi, et je reconnais qu'elles me dépassent. Il n'est pas déshonorant de ne pas tout savoir.

Pourquoi avoir renoncé à votre projet initial qui était d'utiliser l'animation image par image pour les Martiens ?

Au départ, j'aurais voulu qu'ils ressemblent aux squelettes animés par Ray Harryhausen dans *Jason et les Argonautes*. On a même fait venir des animateurs d'Angleterre à cet effet,

* Propos recueillis à Los Angeles le 21 janvier 1997, et traduits de l'américain.

mais le processus image par image était long, coûteux et mal adapté au format scope. Quand, après bien des atermoiements, le studio nous a finalement donné le feu vert, il restait très peu de temps. Larry Franco, mon coproducteur de *Batman, le Défi*, avait collaboré avec les animateurs d'Industrial Light & Magic. Il m'a présenté à eux et ils m'ont converti à des images à trois dimensions générées par ordinateur. Cela s'accordait bien au *design* et au mode de fonctionnement des Martiens qui sont tous identiques. En fin de compte, l'important, ce n'est pas tant la technique d'animation que la qualité de l'animateur.

Pour revenir à la collection des cartes Topps, comment Jonathan Gems, votre scénariste, et vous-même avez-vous trouvé le fil conducteur pour composer une histoire ?

Nous les avons jetées par terre, puis avons ramassé au hasard celles qui nous plaisaient le plus ! Non, je plaisante. Mais à peine. Car le puzzle n'était pas si compliqué. Le canevas est très simple, conformément aux lois du genre. Ce qui m'intéressait, c'était ce à quoi se prêtait ce canevas : on pouvait expérimenter différentes idées, notamment visuelles, mais aussi thématiques. Car il n'y a pas un thème dominant, mais plutôt un ensemble de thèmes différents à l'intérieur d'un cadre convenu.

Au fur et à mesure du casting, avez-vous été amené à réécrire vos personnages pour les adapter à vos acteurs ?

Non, le cadre et les éléments étaient en place. Si les acteurs participaient à ce film, c'était pour le pur plaisir. C'est particulièrement vrai de ceux qui d'ordinaire n'apparaîtraient jamais dans un film de ce genre. Cela a créé un climat assez étrange sur le plateau. D'autant plus qu'il leur fallait réagir à des créatures qu'ils ne voyaient pas. C'était comme du théâtre surréaliste. On travaillait en roue libre, sans hésiter à faire des changements. J'en fais sur tous mes films. *Ed Wood*, où j'ai suivi le script très fidèlement, est l'exception qui confirme la règle.



Tim Burton sur le tournage de Mars Attacks !

Vos acteurs sont tous entrés dans le jeu ?

Oui. Un jeu assez particulier. Pour moi, cela ressemblait au genre de comédie que vous vous jouez quand vous êtes enfant. Vous êtes sur votre véranda et vous prétendez que c'est un vaisseau spatial. Ou vous êtes en voiture et vous faites comme si c'était un sous-marin. Les enfants sont de plain-pied dans le monde imaginaire ; il n'ont pas de mal à s'y immerger. J'ai eu de la chance. Mes acteurs ont tous joué le jeu. Je n'ai pas eu des fanatiques de l'Actors Studio pour exiger qu'on leur présente un Martien avant d'entrer en scène !

Vous aviez plus de 500 plans à effets spéciaux. Avez-vous dû faire grand usage du storyboard ?

J'en fais toujours usage, notamment quand il y a des effets spéciaux. Mais je me suis aperçu que j'en ai moins besoin qu'avant. Sur ce point, je

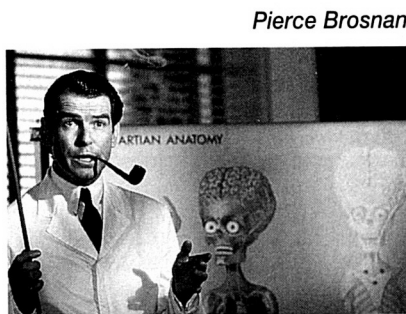
ne partage pas l'obsession d'un Hitchcock. C'est plus drôle de travailler librement avec les acteurs. Parfois, un *storyboard* peut même vous induire en erreur car ce n'est qu'un dessin, alors que vous travaillez en trois dimensions et que les choses ne cessent d'évoluer sur un plateau.

Vous sillonnez le paysage culturel américain de part en part, en faisant feu de tout bois. Sans vous soucier d'être « politiquement correct ». Sans ménager personne, même pas Colin Powell ou Rodney King !

C'est vrai, nous n'y avons pas été de main morte. Nous avons peint tout ça à gros, gros traits. L'inspiration première, c'est sans doute la folie qui nous entoure. Je sais que je passe pour un type bizarre. C'est ainsi, je n'y peux rien. Je suis cinglé, d'accord. Mais vous ne trouvez pas que le monde autour de nous est cinglé lui aussi ? Et même qu'il le devient de plus en plus ? Or nul ne paraît s'en soucier ; personne ne veut le reconnaître !

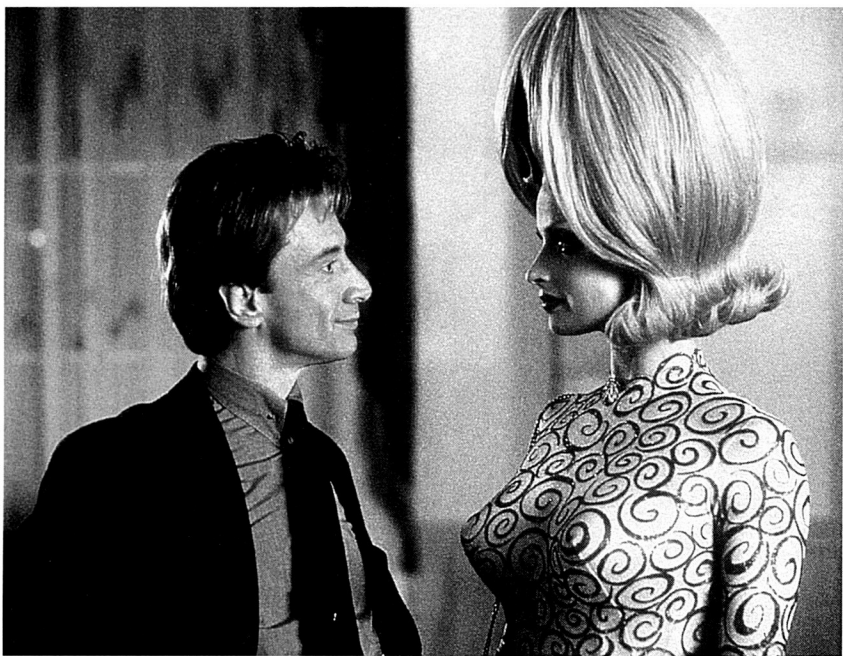
Avec Mars Attacks !, vous jouez un mauvais tour à ceux qui voudraient ignorer ou occulter cette folie.

Absolument ! Je ne crois pas que tout soit permis. Le mal existe. Il y a des lois, heureusement, et je les respecte en bon citoyen que je suis. Mais ce



Pierce Brosnan

Coll. Christophe L.



Bruce Talmon

Martin Short et Lisa Marie dans Mars Attacks !

qui m'énerve chez les censeurs, c'est qu'ils n'agissent jamais pour les bonnes raisons. Ils vous censurent, mais ferment les yeux sur des phénomènes beaucoup plus graves que les cartes dont nous parlons. Ils déplorent la violence au cinéma, alors qu'elle est omniprésente dans les bulletins d'information. Quand la télévision présente la guerre comme si c'était une miniserie, c'est à mon avis beaucoup plus traumatisant que n'importe quel film fantastique. J'en parle d'expérience, ayant grandi en visionnant ces films. Certains étaient plutôt sanglants, je l'admets. Vous vous souve-

nez, dans *The Brain That Wouldn't Die*, de la tête de la fiancée décapitée qui continue de vivre dans un bol ? On adorait ça, mais on n'est pas devenu des monstres pour autant. Il est bien connu que les pires *serial killers* viennent de milieux où ils ont été trop protégés : à force de tout refouler, ils deviennent des bombes à retardement. Pour ma part, je crois que les films fantastiques peuvent être salutaires, particulièrement ceux qui évoquent la fin du monde.

Vous vous inspirez de plusieurs conflits, de la guerre froide à la guerre du Golfe, en passant même par la

guerre du Viêt-nam quand vous parodiez la charge des hélicoptères dans Apocalypse Now.

Je n'avais pas en tête un conflit en particulier, mais je dois dire que c'est la guerre du Golfe qui m'a vraiment donné à penser. Sans doute parce que, les satellites aidant, la couverture médiatique fut intense. Qu'on reçoive autant d'images d'actualités, c'est bien, mais pas si elles vous sont présentées comme un divertissement, avec plein de graphiques, de la musique épique, et des titres pompeux du genre « La ligne de sable », comme si c'était un film de David Lean ! Là, ça me dérange vraiment.

Vous n'êtes jamais tendre pour l'establishment. Faucons ou colombes, vos politiciens et généraux sont tous ineptes. Il n'y a que les médias, précisément, qui comptent pour eux.

Dès que quelqu'un se prend au sérieux, il me devient suspect. Je sais que tout dans la vie n'est pas une plaisanterie, mais les gens que j'aime sont ceux qui sont sensibles à l'absurdité, au chaos, à l'ineptie de ce qui nous entoure. Ce qui ne veut pas dire que je sois un petit plaisantin ou un optimiste béat. Je ne rigole pas tout le temps !

Quand le président est abattu, les jeunes spectateurs prennent le parti des Martiens et applaudissent !

C'est une fable, bien sûr, et il ne faut pas la prendre littéralement. Ce qui

Notes de lecture

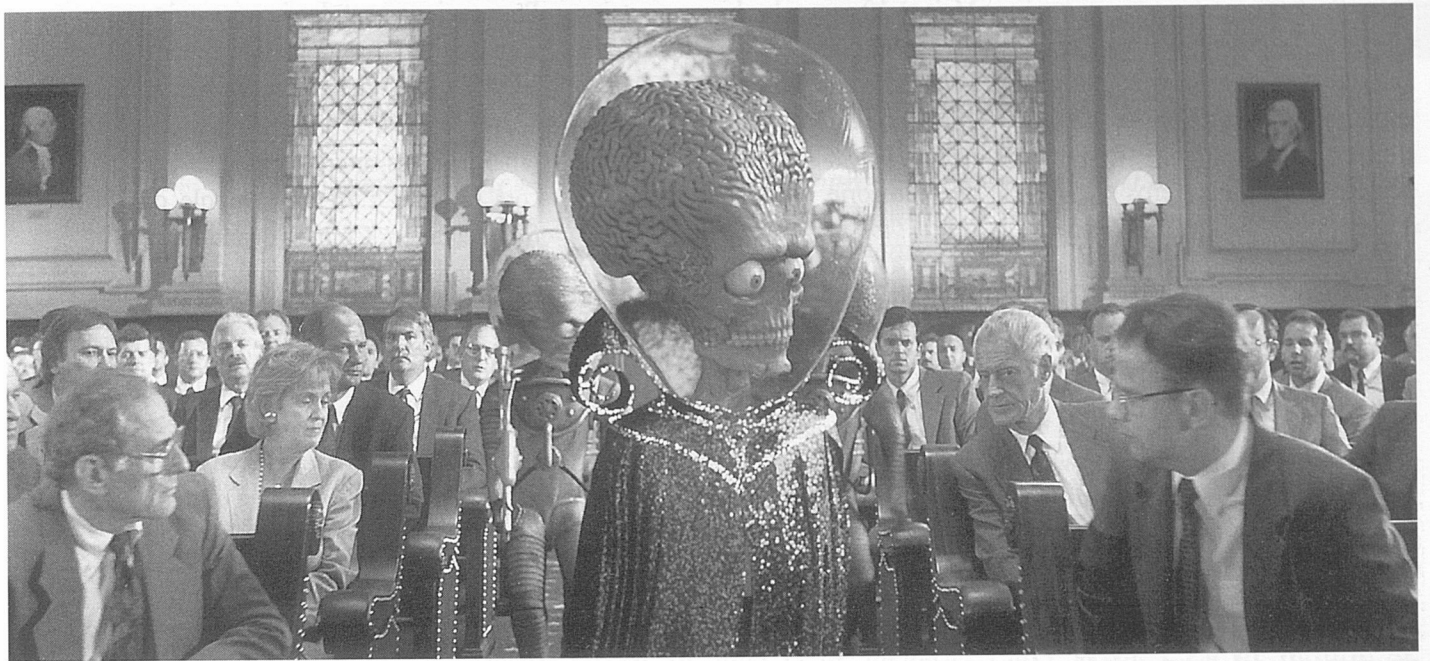
The Book : **BURTON ON BURTON**, The Video : **EDWARD SCISSORHANDS**, par Tim Burton, Faber and Faber, Londres, 1997. Faber and Faber, l'éditeur à la pointe avec le British Film Institute dans la production de livres de cinéma, vient de sortir un coffret contenant à la fois un livre d'entretiens réalisés par Mark Salisbury, et déjà publié en 1995 (mais non mis à jour pour la sortie de *Mars Attacks* !), et une cassette de l'un des plus beaux films – le plus beau selon certains, et en tout cas le plus révélateur -- de Tim Burton : *Edward Scissorhands*. Les lecteurs de *Positif* connaissent bien Burton, avec lequel nous avons eu à ce jour quatre entretiens conséquents, et ce livre ne sera pas pour eux une révélation. Son intérêt est néanmoins réel car il offre de manière synthétique un tour d'horizon sur une carrière somme toute assez brève (Burton, à moins de 40 ans, a réalisé sept longs métrages, dont le premier il y a douze ans), mais déjà riche en films majeurs et sur lesquels aucun ouvrage critique n'a encore été publié. *Burton on Burton*, outre une amusante préface de Johnny Depp, a aussi l'avantage de proposer un grand nombre de dessins de la main de Burton, dont on connaît le talent graphique.

À la différence des Coen, de Tarantino ou de Soderbergh, autres excentriques, Burton, c'est sa singularité, à toujours travaillé pour

les studios (il est même né à Burbank !), d'abord chez Disney, puis à la Warner avec des détours par la Fox (*Edward aux mains d'argent*), et Disney de nouveau (*Ed Wood*). Il trouve, avoue-t-il, un charme pervers à affirmer son indépendance farouche au sein d'une grande compagnie. Car c'est ainsi qu'apparaît Burton : obstiné à poursuivre sa rêverie intime, cherchant d'autres voies, tel Fellini, que celle d'un cinéma gouverné avant tout par la narration, refusant les apparences et les étiquettes. Son univers, comme celui des plus talentueux de sa génération, est en grande partie nourri du cinéma et des arts populaires, mais il n'en révèle pas moins certains aspects profonds de la nature humaine. Il y a chez notre auteur une conscience de la dualité de chaque être, et son goût du maquillage et des travestissements se trouve renforcé par un aveu qu'il nous livre : le comédien caché derrière les parures et les fards se livre plus aisément. Belle défense indirecte du cinéma de genre où le metteur en scène, s'abritant derrière les conventions et les codes, révélerait plus de lui-même que l'auteur d'un récit délibérément autobiographique.

Signalons la parution aux éditions Dreamland d'un bel ouvrage : Karen R. Jones, *Mars Attacks* !, livre du film, consacré aux coulisses du tournage.

MICHEL CIMENT



Les Martiens sont arrivés

me frappe, quand il est question du gouvernement, c'est l'irréalité des scandales, des commissions d'enquête, des rivalités partisans, etc. Tout cela est pris très au sérieux par les médias, mais, pour moi, c'est plus irréaliste que n'importe quoi dans le film.

Vous sapez toutes les valeurs qui ont assuré le triomphe d'Independence Day, à commencer par le patriotisme. Dans ce cas, je vais sans doute devoir m'exiler au Canada ou au Mexique !

Est-ce votre verve iconoclaste qui a irrité la critique américaine ? Pourquoi celle-ci a-t-elle boudé le film ?

Je ne sais pas. Cela vous paraîtra peut-être étrange, mais je crois avoir beaucoup de chance. Les mauvaises critiques m'empêchent d'avoir la grosse tête, elles m'aident à garder le sens de la relativité. Et ce n'est pas nouveau pour moi. Je me souviens des dérouillées que j'ai reçues pour mes premiers films. Sur une échelle de 1 à 10, je récoltais un moins 1. Ça m'a blindé. L'essentiel, c'est de toucher au moins quelques personnes. J'ai aussi remarqué que, bien souvent, ceux qui avaient descendu l'un de mes films, quelques années plus tard, me soutenaient l'avoir aimé et défendu !

Avoir la jeunesse, y compris les enfants, de votre côté, c'est important pour vous ?

Souvent, les meilleurs commentaires que je reçois viennent des jeunes. Ils sont plus ouverts, plus sensibles que les adultes. Je ne dis pas qu'il faut rester gamin, mais au moins rester réceptif, accepter de voir les choses sous des angles différents. Le plus drôle, c'est qu'on me dit régulièrement : « *Vos films sont trop bizarres pour les enfants !* » Je ne fais pas de films pour les enfants, je ne cible pas un public en particulier, j'en serais incapable. Mais je suis heureux quand ils réagissent à mes films.

Ils se reconnaissent dans vos Martiens !

Là, on retrouve la catharsis. On oublie trop que les enfants ont la même gamme d'émotions que les adultes : colère, euphorie, angoisse, etc. Les films fantastiques sont une soupape de sécurité, je veux dire le moyen le plus inoffensif de libérer tous ces fantasmes que nous sommes censés réprimer.

Le design du film a une qualité somme toute intemporelle : il couvre une gamme très large, des années 50 aux années 90.



Regardez la mode actuelle. C'est un pot-pourri, un amalgame de plusieurs décennies. Difficile de distinguer ce qui est rétro de ce qui est contemporain. C'est ce que j'ai voulu pour le film. J'ai retenu les cartes Topps qui allaient dans ce sens-là. Elles étaient parfois grand-guignolesques, mais elles avaient aussi une certaine naïveté. Et cela m'a aidé à ne pas m'enfermer dans une décennie. À retenir l'essence du genre.

Vous situez la modernité la plus cauchemardesque à Las Vegas.

Il y a tant de thèmes différents dans ce film, tant de touches personnelles qui n'ont de sens que pour moi ! J'allais souvent à Las Vegas dans ma jeunesse. Ce qui me navre, c'est que tous les hôtels et casinos intéressants ont été détruits depuis. Vous, personne ne va vous démolir la tour Eiffel et la remplacer par Dieu sait quelle horreur. Mais à Vegas comme à Burbank, l'histoire, ils s'en foutent ! Ils s'attaquent avec une incroyable férocité aux architectures les plus fantastiques et ne laissent intactes que les plus médiocres ! N'est-ce pas de la cruauté pure ?

Pourquoi le casting de Tom Jones dans son propre rôle ?

Dans mon quartier, personne n'écoutait de musique, sauf du Tom Jones !

Je ne l'entends pas comme une critique, mais comme un compliment. J'ai toujours aimé sa voix. Récemment, j'ai assisté à un de ses concerts au MGM Grand et il m'a fait penser à un superhéros de film d'aventures. Un type capable de piloter un avion, de combattre les Martiens et de vous tirer d'affaire dans n'importe quelle situation. Avec un gars comme ça, on se sent partout en sécurité.

On retrouve dans Mars Attacks ! votre sympathie pour les outsiders. L'invasion est battue en brèche grâce aux efforts conjugués des divers misfits : l'ex-champion de boxe noir, les deux gamins qui faisaient l'école buissonnière, l'adolescent rebelle de Topeka, et bien sûr la grand-mère...

C'est de nouveau l'idée des apparences trompeuses. En Amérique, depuis le plus jeune âge, vous êtes élevé avec la notion que tout peut être enfermé dans des catégories. Prenez les dessins d'enfants. À l'âge de 5 ans, ils sont tous formidables.

Mais, à 10 ans, cela change, certains ne savent plus dessiner. Pourquoi ? Parce qu'à un moment donné on leur a dit : « *Tu dois dessiner comme ci ou comme ça.* » On les a placés dans une catégorie : « *Toi, tu es bon en sports ; toi, tu es bon en dessin.* » Ou bien : « *Toi, tu es drôle ; toi, tu es sérieux.* » À tort. J'aime bien bousculer tous ces *a priori*, ces idées toutes faites.

Depuis vos premiers courts métrages, vous êtes intéressé par le mythe de Frankenstein. Cette fois, vous jouez avec des têtes décapitées et des greffes monstrueuses pour créer la plus étrange des romances...

Sylvia Sidney dans Mars Attacks !



Pour moi, ce sont des images qu'on a eu trop tendance à prendre littéralement. On est dans le *cartoon* ou le conte de fées, si vous voulez. Ce rapiécage, ces sutures apparentes, ce côté bricolé, c'est un symbole de fragmentation. Comme quand on se sent partagé, divisé, multiple, et qu'on n'entre pas dans une case bien définie. Les choses ne sont pas réductibles à une identité immuable. Et c'est drôle quand cela arrive à deux individus aussi sûrs d'eux, surtout à Pierce Brosnan parce que son personnage de savant croit avoir réponse à tout.

La grand-mère, c'est une touche personnelle ?

En effet. Vers l'âge de 12 ans, j'ai été vivre chez ma grand-mère. Là encore, il ne faut pas se fier aux apparences : certaines personnes peuvent passer pour toquées, mais elles ont des ressources surprenantes. Tout le monde a des ressources surprenantes, vous ne croyez pas ? ■

Le travail avec Tim Burton

Il est vraiment très simple d'expliquer ce que c'est que de travailler avec Tim Burton. Ou bien il s'intéresse à ce que le scénariste a écrit ou bien il ne s'y intéresse pas. Ou bien cela lui fait de l'effet ou bien cela ne lui en fait pas. Si cela ne lui en fait pas, aucune explication n'y changera rien. L'esprit de Tim n'obéit pas aux lois de la raison, il suit les caprices de l'instinct. Ce qui complique un peu la collaboration. Ce sont nos imprésarios de chez William Morris qui nous ont présentés l'un à l'autre. Tim avait alors réalisé le charmant et subtil *Pee-wee's Big Adventure* et j'avais écrit un roman fantastique intitulé *First Born*. J'avais aimé son film, il avait aimé mon livre, aussi les imprésarios nous avaient-ils arrangé un déjeuner, et nous devînmes amis. C'est Tim qui eut l'image inspirée d'*Edward aux mains d'argent*. Elle me plut. Comme métaphore, c'était ridicule. C'était aussi sublime. Immédiatement, je vis des situations : une personne qui a des ciseaux à la place des mains ne peut avoir de contact ; elle détruit tout ce qu'elle touche ; elle veut s'intégrer, être normale, mais par nature elle n'y réussit pas, ne peut pas y réussir (tragédie où la plupart d'entre nous se reconnaissent). C'était excessif. C'était mélodramatique. C'était idiot. Si idiot que c'était malin. J'étais aux anges. Nos rencontres de travail étaient rares. Tim était étendu sur l'un des divans de son bureau ; j'étais étendue sur l'autre. L'un et l'autre soudainement épuisés, comme fiévreux. La pièce avait pris l'aspect étourdissant d'une chambre de malade – même avec les stores baissés et les lamelles fermées à l'éclat du dehors. La conversation était fragmentée. Nous ne finissions ni l'un ni l'autre nos phrases, parce que c'était inutile. Les interruptions n'étaient pas. C'étaient des enchaînements.

« Bon, disait Tim, n'oublions pas que c'est au sujet... tu sais, ce qui nous plaît à toi et à moi, c'est... » « *Les contrastes* », disais-je. Il souriait de satisfaction.

« *Ce truc beau-laid.* » « *Exactement. La surface est...* » « *Brillante*, disait Tim, *mais au-dessous...* » « *Ouais* », répondais-je, tout en pensant : évidemment, le dessous doit être, en tout cas du point de vue psychologique, vraiment horrible.

« *Vraiment horrible* », soulignait Tim, ayant entendu la pensée que je n'avais pas eu besoin de dire.

Nous nous mettions à rire, contents d'avoir à explorer l'horrible sous le beau.

Alors Tim ajoutait : « *Mais en même temps c'est, ça doit avoir, tu sais...* » Il se perdait.

Mais oui, je savais : « *Des sentiments.* »

Il confirmait : « *Des sentiments.* »

Pour écrire le scénario, Tim me laissa tranquille – si tranquille en fait que je n'eus aucune nouvelle de lui, ce qui était à la fois décourageant et réconfortant. Quand j'eus fini, je lui envoyai le scénario. Il tournait *Beetlejuice* et était très préoccupé, alors j'attendis. Trois mois ? Six mois ? J'ai oublié, mais des siècles se passèrent avant qu'il le lût. Tim ne fait qu'une chose à la fois, ce qui est très bien quand c'est votre tour et très éprouvant quand ça ne l'est pas. Enfin, il lut le scénario, et voilà : il allait faire le film. Il ne s'occupa jamais d'examiner avec moi les pages une par une. Il ne voulait pas s'occuper du dialogue. Il ne demanda pas d'exégèse ligne par ligne. Simple. Un peu compliqué aussi. CAROLINE THOMPSON*

* Caroline Thompson est l'auteur du scénario d'*Edward aux mains d'argent* et de *L'Étrange Noël de monsieur Jack*. Ce texte a été publié dans le *New Yorker* du 21 mars 1994. Traduit de l'américain par Alain Masson.